

FEUILLETON DE L'ABEILLE

CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

—L'hiver prochain, nous irons en Italie. J'aimerais tant connaître Rome. Et lui sursauté :

—C'est entendu. Rome, Naples, Capri, ensuite, la Sicile, Palerme et Syracuse; après Malte et puis Tunis. —C'est vrai, Charly, qu'à Tunis y a des vrais chameaux dans les rues? —Mais oui.

—Je pourrais monter dessus? —Bien sûr. —Il y en avait deux, autrefois, à Luna Park, mais maman n'a jamais permis que j'y monte. "Il n'y a que les grues sur les chameaux," disait-elle.

Et Charly voyait trop bien Mme de Sissac prononçant cette phrase pour ne pas rire. L'été vint, magnifique. Mais la nuit, il y avait toujours, sous les arbres, des coins d'ombre fraîche.

Les soirées d'été étaient belles, lorsque le vent du sud apportait sa tiédeur et ses senteurs marines. Lorsque les camarades étaient partis, Charly et Janine aimaient rester tous deux, assis sur la terrasse, la pensée vague, tandis qu'au travers des feuillages, le ciel, d'une pureté impeccable, se parait de millions d'étoiles.

Parfois, ils quittaient leur perchoir et descendaient jusqu'à la mer. Ils étaient alors les hôtes de Pohns à Carnon. Ils affectionnaient particulièrement cette côte déserte, paysage d'Afrique perdu dans les dunes.

Palavas, toute proche, qui jouait à la plage à la mode, avec son casino et ses villas "pour baigneurs à la saison," leur déplaissait. Sur l'arène seule était accueillante. Sur l'arène ardente, c'étaient des jeux sans fin, puis les repos à l'ombre des tamaris ou encore la promenade dans la barque peinteurlurée en vert, sur le canal aux eaux immobiles.

Charly ramait; Pohns, les mains sous la tête, se laissait vivre, sachant, dans sa philosophie, profiter de l'heure. Assise à l'arrière, Janine se tenait, le buste droit, et son ombrelle, d'un rouge vif, faisait sur la robe blanche des ombres violettes.

ils soulevaient le fardeau qu'ils transportaient d'un mouvement balancé sur le bord de la route, où la charrette attendait. Une jeune se, le poing sur la hanche, lançait au ciel un couplet de la chanson du vin :

O quand l'auras dit ta bouquette O moum poulit gain jounet Sé te fassit un paou pruzetto Mé bailliariés un poutounet. La voix, chaude, bien timbrée, montait; puis le refrain fût :

Sen toutés efans de la vigne E nostré païere es lou Souleu... Puis, dos courbé, et les serpettes taillaient, taillaient, et les grappes aux grains durs tombaient, tombaient dans les paniers.

Les souches escaladaient la grappe, disputant, parcelle par parcelle, le terrain aux cailloux. La colle s'étirait en ligne droite, la main devant.

Les hommes, appuyés sur leurs semailleurs, prenaient des attitudes, le ramonet arrivait, poussant la charrette à reculons, tout contre le talus, dans les piaffements du percheron et le tintillement des grelots.

La vigne s'étendait, feuillue; sa parure verte, dorée, cuite par le soleil, était devenue rousse. Là-bas, la rivière sautait sa cascade-joujou, allègre et bruisante.

Sur la terrasse de la maison, allongée, Janine écoutait la chanson du travail. Les vendanges, auxquelles elle assistait pour la première fois, l'intéressaient comme un spectacle d'amour profane de cette race d'hommes pour le soleil et pour la terre, la terre qui donne le fruit, le soleil qui le dore.

Elle voyait une fillette de quinze ans, la taille souple, toute à ses yeux. Elle était broncée, deux yeux argents illuminaient son visage, et, malgré elle, Janine comparait sa jeunesse à la sienne. Petite Fillette aurait voulu être là-bas, la serpette en main, "faisant sa rangée," tout comme une autre.

Puis, brusquement, il sortit. Arrivé sur le pas de la porte, ne pouvant plus contenir son chagrin, il pleura comme pleure un enfant. Une main frappa son épaule, Pohns se retourna. Charly était près de lui. —Elle est perdue.

L'ami ne trouva pas une parole d'esérance ou de consolation; ce fut Charly qui fut obligé de lui dire : —Du courage! ne lui montre pas un visage pareil.

Verb quatre heures de l'après-midi, Janine ne put rester dans la maison; tout l'oppressait, elle manquait d'air; la sensation d'étouffement revenait; il lui semblait que les murs, le plafond se rapprochaient, peu à peu, pour l'étréindre.

Elle avait eu deux évanouissements. —Porte-moi... dehors... sur... la terrasse... Elle eut une heure d'apaisement. Pohns avait fui, ne pouvant cacher sa douleur.

—Charly, je voudrais vous parler... —Que voudriez-vous, Petite Chose? —Je voudrais... vous demander pardon. —Pardonnez-moi! Eh, Dieu! pourquoi?

—Je ne savais pas... j'étais trop "Petite Fille," ainsi que vous m'appeliez... j'avais pour vous beaucoup de reconnaissance, puis, j'ai réfléchi... je vous ai fait de la peine... si... si... avec Jimmy, là-bas... vous si bon... si dévoué... Je sais maintenant; grâce à vous, Petite Fille a connu le bonheur, un court bonheur, mais du bonheur tout de même.

—Taisez-vous! —Non, il faut... maintenant... tout à l'heure, il sera trop tard... Je voudrais vous dire un secret... Je suis contente de mourir... près de vous... —Chut! —Laissez-moi dire... je suis heureuse, parce que... Elle eut une hésitation; puis, dans un souffle, elle murmura :

—Oh! chère Petite Chose chère Janine, qui se soulevait en lui tendant les mains. Les yeux brillants, elle offrit ses lèvres. Il les prit d'un geste fou... L'étreinte fut longue; peu à peu, il la dénoua, les prunelles de Janine se cachèrent sous le voile des paupières... sa bouche se détendit, mais en conservant un sourire de béatitude. Elle pencha sa tête comme un oiseau. Elle était morte.

Les Officiers de L'Artillerie Washington



A la gauche se trouve la photographie du Colonel Allison Owen, commandant de l'Artillerie Washington; à la droite le Major Raymond H. Fleming, commandant le premier Bataillon. C'est ce soir qu'aura lieu au Grunewald Hotel la célébration du 85ème anniversaire de son existence.

L'ANNIVERSAIRE DE L'ARTILLERIE WASHINGTON

Ce soir, au Grunewald Hotel, aura lieu la célébration du 80ème anniversaire du célèbre Washington Artillery. Ce bataillon a pris part à la guerre civile, dans la guerre Hispano-Américaine, la guerre du Mexique, et finalement dans la grande guerre mondiale. Les vétérans de 61 et les vétérans de 1914-18 auront une place à la table joyeuse.

POUR LA CUISINIÈRE

Un goût délicieux.—Une cuillerée à thé de beurre de pistache (peanut) dans les bonbons faits à la maison leur donne un goût délicieux.

On trouve dans les rivières de l'ouest du Canada un hareng qui a les yeux couleur or.

Très peu de nègres possèdent des yeux bleus.

On vit onze ans plus vieux en Angleterre qu'en France.

La cervelle d'un écossais pèse en moyenne un demi-once de plus que celle d'un anglais.

On trouve deux fois plus de femmes que d'hommes qui sont atteints de cancer.

C'est en Irlande qu'on trouve le moins de juifs.

Aux Etats-Unis on fabrique six allumettes par jour pour chaque habitant.

L'or pèse vingt fois autant que son déplacement en eau.

On vient de fabriquer un nouveau savon avec du maïs; Ce savon enlève toutes les impuretés sur la peau.

Le Chinois est celui de tous les peuples qui supporte le mieux un changement de climat.

La viande de cheval est plus nourrissante que la viande du bœuf ou du mouton.

Les juifs vivent plus vieux que toutes les autres races.

Le Rhin coule plus rapidement que la Tamise.

Le poisson est toujours vendu vivant au Japon.

Les gens augmentent de poids de avril à novembre et maigrissent de novembre à mars.

Sur cinq tempêtes de grêle, quatre ont lieu le temps.

Les Mexicains mangent du sel avec les oranges.

Un coup de soleil n'est pas produit par la chaleur mais par les rayons invisibles du soleil.

LE GENERAL WEYGAND

De petite taille, sveltes et nerveux, le général Weygand représente assez bien le type convenu de l'officier de cavalerie légère. Il le fut d'ailleurs, et brillamment. Mais il n'est pas que cela. Il est aussi un homme de guerre expérimenté, un diplomate fort avisé et, ce qui constitue sa marque distinctive, le modèle des chefs d'état-major. Sur ce point, le maréchal Foch, qui l'a eu à ses côtés pendant toute la guerre, n'hésiterait pas à se porter garant.

Notez que, quoi qu'on en dise, ce n'est point là un métier facile. Eclairer le commandement sur tous les détails de la situation militaire; pénétrer sa pensée puis la traduire en ordres clairs et suffisamment précis pour que, tout en respectant l'initiative de chaque subordonné, la coordination des mouvements généraux subsiste; prendre toutes mesures relatives à l'existence des troupes; être en un mot capable de tout ce que le métier en œuvre des décisions suprêmes, tel apparaît le rôle complexe et pesant du chef de l'état-major.

Napoléon eut Berthier, à qui, en lui conférant le titre de prince, il donna cette belle devise: "Compliments Victor César." Mais Berthier, encore que son absence en 1815 ait été déplorable, ne fut jamais qu'un agent du maître, et les débuts malheureux de la campagne de Bavière, en 1807, montrèrent qu'il n'avait de mérite réel qu'en sous-ordre. Le général Weygand a sur lui cette supériorité qu'il est capable, à l'occasion, de diriger des opérations de large envergure. Quand la Pologne, attaquée par les hordes bolcheviques, fut sur le point d'en être submergée, il alla à Varsovie et, d'un revers de main, arrêta la ruée sauvage. Ainsi il s'est classé du coup, parmi les grands chefs.

UN CONFESSEUR CANADIEN DE LOUIS XVI

L'abbé Louis de Beaujeu était fils de Louis Liénard de Beaujeu, major des troupes, et de Louise-Thérèse-Catherine Migeon de Bransac. Daniel de Beaujeu, le frère de la Monogahéla, était son héros.

Il était né à Montréal le 16 août 1708.

Tout jeune, il avait été confié par sa tante, la mère de la Nativité, religieuse du couvent des Ursulines de Québec, à M. de Villars, prêtre français, qui après avoir rempli pendant plusieurs années les fonctions de chapelain de ce monastère, s'en retourna en France.

Le jeune Canadien fit honneur à son protecteur. Quelques années après son passage en France, le supérieur de Saint-Sulpice, à Paris, écrivait au supérieur de la maison succursale, à Montréal: "J'ai le plaisir de vous annoncer qu'un jeune Canadien, l'abbé de Beaujeu, a remporté le prix d'une thèse de théologie sur sous ses concurrents français."

Il devint, plus tard, Confesseur Ordinaire de Louis XVI. L'abbé de Beaujeu, croit-on, mourut à Paris, en 1781, au séminaire de Saint-Sulpice.

UNE ENQUÊTE A TENEDOS

Tenedos.—Un destroyer anglais ayant à bord le commandant ici ces jours dardanelles est arrivé en ces jours derniers. Le commandant et les officiers sont descendus à terre et ont fait visite à la communauté grecque et au moulin musulman. Ils se sont enquis au sujet de la proportion des différents éléments de la population de l'île et des rapports entre grecs et musulmans. Ils ont surtout cherché à savoir s'il était exact comme l'affirmaient des nouvelles de Constantinople, que des musulmans auraient été massacrés.

Après le départ du destroyer anglais, un contre-torpilleur français est venu et ses officiers ont procédé à une enquête analogue.

LE PARCHMIN FOULE AUX PIEDS

"Un fait curieux à signaler à propos du monument Paul Déroulède. On sait que ce monument est placé sur le socle de Frédéric III remisé selon les indications du service des Beaux-Arts, à Strasbourg. A l'intérieur de ce socle, encastré dans la maçonnerie, se trouvait une cassette contenant un parchemin relatant que le 16 mai 1909 la statue de Frédéric II avait été érigée en ce lieu. On n'a pas enlevé cette cassette. Vous demandez pourquoi? Pour la raison que son enlèvement aurait coûté 20,000 francs... Et c'est un titre de gloire de plus. Paul Déroulède, de fouler au pied ce document germanique.

BELLE PUISSANCE DE VINGT-DEUX DOLLARS

Victoria.—A raison de \$22 le million, un homme éminent de Victoria a acheté quatre millions de marks allemands afin de dégraver des hypothèques contractées en Allemagne et à des années. Pour la somme de \$88, il pourra régler des hypothèques qui représentaient plusieurs milliers de dollars avant la chute du mark.

MORTE D'AMOUR

La vieille petite ville de Gravesend (comté de Kent) est en émoi. On a pratiqué dans son très ancien cimetière, des fouilles qui permettent de retrouver—du moins on l'espère—le corps de la princesse peu-rouge Pouchontas réclamé par ses descendants américains.

Le roman de cette princesse morte d'amour pour un officier anglais en l'an de grâce 1616, rappelle les plus affolants romans d'aventures dont on berça notre jeunesse. Fille d'un chef peu-rouge antagoniste des Anglais en Virginie, elle s'éprit du capitaine John Smith, fondateur de Jamestown et que son père avait capturé en compagnie des premiers colons implantés dans la région.

Après avoir empêché que l'on ne mit à mort l'officier qu'elle aimait d'un amour désespéré, l'infortunée princesse dut épouser un homme de sa race. Mais peu après elle était capturée à son tour et vendue "pour une marmite de cuivre" à un autre officier anglais, le capitaine Argal, qui la maintint quelque temps en esclavage.

Puis Anglais et Indiens ayant fumé le calumet de paix, la princesse apprit la mort du capitaine Smith, et, indifférente désormais à son sort, elle se laissa marier à un colon du nom de James Rolfe, apparenté à la famille de Norfolk, qui l'emmena en Angleterre et la présenta à la cour.

Or, elle apprit alors que le capitaine Smith, qu'elle croyait décadé, vivait encore, et le retrouva même à Brantford (Middlesex). Son émotion fut telle à ce voir celui qu'elle n'avait pas cessé d'adorer, qu'elle demeura muette plusieurs heures et finalement mourut à l'âge de vingt-deux ans, laissant un fils, Thomas Rolfe, lequel retourna en Virginie, y fit souche et serait un ancêtre de l'ancien président des Etats-Unis!

UNE FEMME EST AUTORISÉE À BATTRE SON MARI

Detroit, Mich.—Joseph Leszynski, 31 ans, sera un homme rangé, d'ici un an, si sa femme continue à lui administrer quelques bonnes corrections.

Mme Gladys Leszynski a prouvé au juge Cotter, qu'elle était capable de taper dur et qu'elle ne s'en privait pas, ayant reçu l'autorisation, de la Cour de Justice, de battre son mari, chaque fois qu'elle le jugerait nécessaire, ayant été nommée "probation officer" pour un an, afin de s'assurer que son mari rentre à la maison, à des heures raisonnables, évite les mauvaises compagnies et se conduise comme un époux qui se respecte.

"Il recevra une bonne trempe, ce soir, et si vous m'y autorisez, une tous les jours" a déclaré au juge Mme Leszynski.

Joseph Leszynski, bien moins fort que son épouse et d'un naturel plus timide, corroborera les déclarations de sa femme et avoua que ce lui était très facile de le taper, qu'elle le prenait par le cou, lui appliquait la figure sur ses genoux et lui donnait une fessée magistrale jusqu'à ce qu'il crie "grâce," puis elle l'envoyait se coucher.

ON DEMANDE

HOMME avec automobile pour vendre pneus en toute garantie. Arrangement seront faits au sujet de salaire et dépenses avec personne responsable. S'adresser au Cord-O-Van Rubber Company, 168 West Jackson Boulevard, Chicago, Ill.

Si Affaible, elle ne pouvait que se trainer

Une dame de la Floride était dans une condition misérable, mais dit qu'elle trouva le Cardui bien utile et recouvra sa santé.

Blountville, Floride.—En expliquant comment elle découvrit le bon du Cardui dans le retour d'âge, Mme Ella M. Bailey, de cette place, dit :

"Je devais si faible que je ne pouvais pas me remuer sans effort, je savais la cause, mais je ne pouvais pas me remettre. "Je me trainais seulement et étais très nerveuse. J'étais sans repos et ne pouvais pas m'asseoir longtemps, et si faible que je ne pouvais pas me tenir debout. C'est un bien misérable malade."

"J'étais accablée et sans courage. Après un moment je me suis décidée qu'il n'y avait plus rien à faire, que cela ne valait pas la peine d'essayer de me guérir. Ceci n'est pas fait pour guérir quelqu'un, mais au contraire pour le rendre pire. "J'avais entendu parler de Cardui et j'avais pensé que cela aurait pu me fortifier. Une de mes voisines l'avait employée avec de bons résultats."

"J'ai donc pris une bouteille (de Cardui) j'ai tout de suite senti que je n'étais plus si nerveuse, j'ai donc continué à en prendre. "Un peu à la fois, mon état nerveux se remit, je commençais à mieux manger et à mieux dormir et ce n'était pas bien longtemps avant que j'étais tout à fait remise. "Le Cardui a fait des merveilles pour moi et j'ai des certainement le recommander."

Des milliers de femmes ont écrit pour dire combien elles avaient été remises en bonne santé par le Cardui et pour le recommander aux autres femmes. Le Cardui a été employé extensivement depuis plus de 40 ans pour le traitement des malaises de la femme. Les bons pharmaciens, partout, vendent le Cardui, le tonique pour les femmes. Essayez-le.—Adv.

CUNARD logo and shipping information for routes to Cherbourg, Southampton, and other European ports.